

CARNET DE CAMPAGNE

L'INVITÉ DE LA SEMAINE : BERNARD-HENRI LÉVY, philosophe

« De ma vie, je n'ai jamais vu campagne aussi médiocre »

« Voici le berlusconisme
aux couleurs de la France »

LE DERNIER livre publié par le romancier et philosophe Bernard-Henri Lévy est « American Vertigo » (Grasset).

Quels sentiments vous inspire, en l'état, la campagne présidentielle ?

■ **Bernard-Henri Lévy.** Un sentiment d'abattement. De ma vie, je n'ai jamais vu campagne aussi médiocre. Non qu'il n'y ait « plus de débats », comme le répètent les perroquets de la pensée conforme. Il y a des débats, au contraire. Le PS, par exemple, a organisé effectivement, lors de la désignation de sa candidate, un débat de haute tenue. Sauf — et c'est ça l'élément nouveau — que tout le monde s'en est fichu. Les gens, quand Fabius, Royal et Strauss-Kahn débattaient, ne s'intéressaient qu'à leurs attitudes, leurs postures, leurs regards, leurs visages. C'est, autrement dit, le vrai triomphe de la société du spectacle...

Changement de génération, vieillissement de la population, chômage, endettement du pays : cette présidentielle n'est-elle pas pourtant un rendez-vous capital ?

Evidemment oui. Sauf que ce n'est pas là-dessus que les gens sont en train de se déterminer. Les uns disent qu'ils vont voter Royal par habitude, et parce que c'est leur tribu. Les autres, Sarkozy parce c'est leur camp et qu'on doit, par réflexe pavlovien, voter en faveur de son camp. Dans d'autres cas, on se décide sur la gueule ou l'aura du candidat. Mais quant à ce qu'il pense des questions où se joue l'avenir du pays, je crois vraiment que, pour le moment, tout le monde s'en moque.

Diriez-vous que 2007 est un rendez-vous aussi crucial que l'a été 1981 ?

Bien davantage !... Car c'est le moment de vérité où l'on va enfin savoir si, oui ou non, les déclinistes avaient raison. Ou bien le prochain président a la force et la grâce de faire les réformes qui s'imposent. Et la France garde, sur la scène de l'Europe et du monde, la place qui a longtemps été la sienne. Ou bien ce n'est pas le cas, et nous devenons une sorte d'autre Suisse — vérifiant par là (mais, hélas, sur notre propre cas) le diagnostic des théoriciens de la fin de l'Histoire.

Compte tenu de votre diagnostic, n'est-il pas déjà trop tard ?

Non, il est encore temps. Mais il faudrait que les candidats se découvrent. Sarkozy l'a fait. On attend maintenant Royal. Elle a fait lever de vrais espoirs. J'ai été parmi les premiers, dans vos colonnes, à saluer son surgissement, à me réjouir de ce qu'une femme fasse ainsi événement, et à dénoncer les réactions sexistes misérables qui ont, tout de suite, tenté de la déstabiliser. Mais c'est vrai que, six mois après et avec la meilleure des bonnes volontés, il est difficile de ne pas se

poser des questions. Que veut-elle ? Quel est son projet ? Quelle vision du monde a-t-elle pour traiter avec tant de désinvolture la question de la souveraineté nationale sur la Corse ou pour louer en Chine la « rapidité » de la justice ? Et puis une candidate à la présidence peut-elle ignorer, comme il semble que ce soit le cas, le nombre de sous-marins nucléaires dont elle aura le commandement suprême ?

Vous arrive-t-il d'imaginer qu'elle

ne parvienne pas à répondre aux espoirs que vous évoquiez ?

C'est une candidate tellement atypique que tout peut arriver. Un redressement spectaculaire, car elle a du caractère et du cran. Ou bien une extinction soudaine des lumières autour d'elle et en elle, qui la ferait plonger. Je sais que certains, au PS, spéculent sur cet effondrement. Ils imaginent, en février ou en mars, face à des sondages catastrophiques, une sorte d'appel de grands

élus exhortant la candidate à se sacrifier sur l'autel d'un congrès extraordinaire qui désignerait... François Hollande ! Peut-être...

Vous décrivez des Français étrangers aux enjeux du scrutin. Parce que la réalité leur fait peur ?

Oui, sans doute. Mais avec une dimension de plus. C'est assez exactement ce que, nous, les philosophes, en tout cas après Nietzsche, appelons le « nihilisme ». C'est quoi, le nihilisme dans une campagne électorale ? C'est cette course à l'Oscar de la platitude. C'est le festival des bourdes ou de coups tordus qui n'ont l'air de gêner personne. Et c'est une bataille électorale qui fonctionne comme les jeux du cirque. Ce phénomène est général. Il y a même des pays qui, comme l'Italie avec Berlusconi, ont été frappés avant nous. Mais voilà, nous y sommes. C'est le berlusconisme aux couleurs de la France.

« Chirac n'a pas le sens
de l'Histoire »

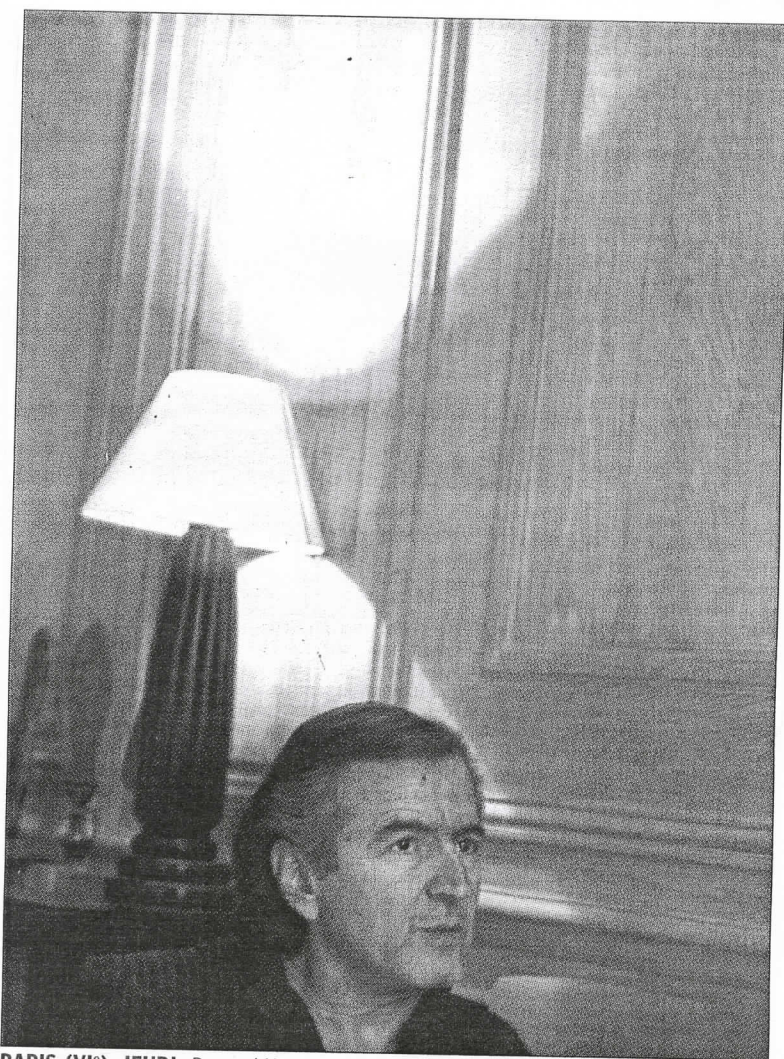
**Croyez-vous à la « démocratie
participative » ?**

Voilà typiquement le genre de concept qui ou bien ne veut rien dire, ou bien devient terriblement dangereux. Que la démocratie soit « participative » dans son principe, c'est un truisme puisqu'elle est, par définition, le pouvoir du peuple souverain exprimé par un vote lui-même souverain. Mais si on entend par « participatif » le fait que le peuple doive se mêler de tout et à tout instant, si on sous-entend qu'un président (ou une présidente) de la République ne peut rien décider qui ne lui ait été soufflé par la grande sagesse, habituellement muette, de la France d'en bas qui, elle, ne ment pas, alors je n'ai pas besoin de vous faire un dessin. Cela veut dire qu'on a décidé de confondre démocratie et démagogie, citoyenneté et populisme. Cela veut dire qu'on est passé du « coup d'Etat permanent » dénoncé jadis par Mitterrand au « coup de sondage permanent » orchestré aujourd'hui par les bateleurs...

Jacques Chirac a-t-il là un rôle à jouer ?

Pour le romancier qu'il m'arrive d'être, il y a deux choses à ne pas oublier quand on parle de Chirac. D'abord, qu'il se fiche éperdument de savoir s'il fera une « belle sortie ». Raymond Aron disait de Giscard qu'il n'avait pas le « sens du tragique ». Eh bien, je crois que Chirac n'a pas le sens de l'Histoire. C'est comme ça, et c'est la raison pour laquelle je ne crois absolument pas que le risque d'une défaite humiliante soit propre à le décourager de quoi que ce soit. Et puis, ensuite, il y a ce mot sublime d'Oscar Wilde dont il est, à 74 ans, la parfaite illustration : « Le drame, quand on vieillit, ce n'est pas qu'on devient vieux, c'est qu'on reste jeune. »

PROPOS RECUEILLIS PAR
DOMINIQUE DE MONTVALON



PARIS (VI^e), JEUDI. Bernard-Henri Lévy n'écarte pas le scénario d'un « effondrement précoce » de la candidate PS, qui déboucherait alors sur un appel à Hollande. (LP/GUY GIOS)